

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEL PUBLISHING CO. LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE, PRESIDENT. MAURICE LAFARGUE, Directeur-Gérant

Phone Main 3487

Bureau: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans Second Class Matter

Pour les petites annonces de déclarations, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 6 sous la ligne, voir une autre page du journal.

L'Abelle est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

Lundi, 14 septembre 1914.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 a. m., midi, 3 p. m., 6 p. m.

ON NE PASSE PAS

Hommage à la Belgique.

Lorsque l'on fera l'histoire de la guerre en Europe, il faudra y inscrire en lettres d'or, en caractères flamboyants, le rôle héroïque qu'y a joué la vaillante petite nation belge...

C'est la Belgique, qui la première a du subir le choc des puissantes armées du Kaiser. C'est elle, qui en sentinelle avertie et courageuse, s'est dressée devant les milliers de soldats allemands qui tout d'un coup surgirent sur ses frontières...

Belges ne pouvaient pas être sérius. Il s'agissait d'une simple question d'amour propre national, d'une permission pour laquelle on se ferait prier avant de l'accorder. Et les feld-maréchaux, et les commandants de corps d'armée et les diplomates allemands de tous genres, de dire à la Belgique: "N'ayez crainte, nous passerons en bonne ordre, aucun excès ne sera commis et nous payerons pour tout ce que nous prendrons..."

Ah, les Allemands ne se livraient à aucun excès en passant en Belgique et ils devaient payer pour tout ce qu'ils allaient "prendre". Ils avaient raison. Les événements ont prouvé qu'on n'attaquait aux Belges ils ont effectivement "pris quelque chose" — et de très sérieux et qu'ils ont du payer très cher tout ce qu'ils ont essayé de prendre.

Avec leur mentalité très caractéristique, le grand autocrate d'Outre Rhin et ses créatures s'imaginaient tout bonnement, qu'une nation dont le territoire ne forme que le dixième du leur, n'oserait pas se mettre devant eux et leur dire d'une voix éclatante: "On ne passe pas". C'est la première grande erreur commise par l'Allemagne au cours d'une campagne qui ne fait que commencer et qui a cependant déjà pu convaincre les Allemands que leur empereur sacro saint et leurs généraux invincibles n'étaient nullement les êtres infailibles dont on leur parlait constamment. Les Allemands, chez lesquels depuis longtemps tout sentiment d'honneur et de loyauté est complètement éteint et qui ne croient qu'à l'évangile prêché par le canon et à la justice rendue par les obus et la mitraille; les Allemands, dont les plus grandes vertus civiques consistent à fournir à leur empereur autant de baïonnettes que possible et dont la devise du matin au soir est: "La force prime le droit", s'avancèrent en riant jusqu'à la frontière belge et s'approprièrent à mesure de côté, comme l'on ferait d'enfants importuns, la poignée de braves qui leur barraient la route. Ils avaient oublié que celui qui combat pour le bon droit, celui dont la cause est pure et sans tâche, celui là est trois fois plus fort que l'assaillant, dont la seule justification est qu'il possède des troupes et des canons en nombre infiniment supérieur. Les Belges en défendant l'intégrité de leur territoire, les Belges, contre lesquels les Allemands ne pouvaient avoir le plus petit grief, tout d'un coup se sentent doués de la force herculéenne que semble posséder celui qui défend son foyer et les êtres chers qu'il abrite contre l'apâche et le cambrioleur.

tre cinq, ils tinrent tête aux assaillants pendant de longs jours et ce n'est que lorsque le dernier fort fut détruit que ce héros, dont l'histoire rappellera toujours la détermination farouche et le courage invincible, le général Leiman, se rendit. Et encore lorsqu'il fit mettre le feu aux poudres du fort dans lequel il s'était réfugié avec quelques officiers, il croyait bien n'avoir à se rendre qu'à celle devant laquelle tout brave soldat ne peut qu'abaisser son pavillon, la Mort.

A Namur, à Visé, à Tirlemont, à Termonde, devant Louvain et à Malines, ils se sont couverts de gloire et ont donné maintes et maintes preuves de leur vaillance et surtout de leur esprit sublime d'abnégation et de sacrifice. Car la Belgique a été cruellement éprouvée par la lutte inégale qu'elle a dû livrer à l'envahisseur. Elle a payé de son sang, de son argent, de ses récoltes et de ses gloires architecturales et monumentales. Elle dut transférer le siège de son gouvernement de Bruxelles au "Superbe" à Anvers "la Vaillante". Elle a vu le preux chevalier qui porte sa couronne royale et sa famille meurtrière que les infâmes tentons faisant pleuvoir du ciel ne pouvant pas les lancer en combat loyal. Elle a vu ses femmes et ses enfants massacrés par les monstres qui souillent l'uniforme militaire qu'ils portent. Elle a vu ses fils, encore trop jeunes pour porter les armes, lui revenir les poignets tranchés ou les yeux crevés, afin, comme leur disaient leurs bourreaux, qu'ils ne puissent s'opposer plus tard à leur passage comme le faisaient les pères et les aînés de ces pauvres victimes. Elle a vu tout cela et à travers ses larmes et sous ses lourds vêtements de deuil, elle, la nation brave et sans reproche, a levé fièrement la tête et a continué de dire aux barbares qui devastaient son pays: "On ne passe pas".

L'histoire des générations futures saluera bien bas la nation belge et lui réservera les plus belles pages de son Livre d'Or. Aujourd'hui ce n'est plus "la petite Belgique", c'est la "grande et glorieuse Belgique". C'est l'autre, l'Allemagne, la nation traîtresse et brutale, dont on peut dire, avec tout ce que signifie de vil et de bas ce mot, qu'elle est "petite". La leçon d'héroïsme et d'abnégation que lui a donné la Belgique ne portera peut-être pas ses fruits. Nous sommes persuadés cependant qu'après avoir rencontré les crânes petits Belges, les Allemands se rappelleront toujours ce que veut dire en Belgique: "On ne passe pas".

ANDRE LAFARGUE.

HYDRO-MASS. Procédé scientifique de soins. Meilleur qu'un massage au bord de la mer ou dans la montagne. Traitement de deux heures. Dames, de 8 à midi; messieurs de 1 heure à 3 heures et tout le dimanche, \$1.00 par traitement. 215 séances pour \$50.00. Chiropracteur, massage, cure, dorsoirs \$1.00; \$2.00 par mois. Douche et massage, 50c; 25 pour \$10.00. Leçons de natation. M. et Mme ROBERT OSBORNE. 10 Mal - 131

L'heure qui passe

Les petits cadeaux entretiennent l'amitié. Le Kaiser a l'air de savoir ça plus que personne, aussi est-il devenu très prodigue avec la fabrique Impériale, sous forme de décorations les plus variées, depuis le cuir bouilli jusqu'au cuir doré orné de bouchons de carafe faïencé.

C'est ainsi que les dépêches nous annoncent que le Kaiser vient d'envoyer à l'Empereur d'Autriche un ordre de Mérite... Vraiment cela fait sourire, au moment où les autrichiens se font passer une formidable raclée par les Russes, envoyer un ordre de Mérite à leur Empereur, c'est plutôt d'un goût douteux... En tous les cas ce ne serait pas la première fois que l'Empereur d'Allemagne commet une "gaffe".

Le dernier bon mot des allemands vient d'être livré à la publicité par le Comte von Bernstorff, ambassadeur du Kaiser aux E.-U.

Il s'agit d'une lettre que le diplomate (?) a reçu d'un certain Prince nommé Henry de Rouss et qui se plaint amèrement dans un style pleurnichard des "atrocités" commises par les Belges ?

Il faut vraiment que le "Prince" en question en ait "une couche" pour s'imaginer un seul instant que le public pourrait prendre au sérieux cette histoire de cannibales!!

Le "Prince" accuse les femmes Belges de se livrer à des atrocités sur les "braves soldats allemands"!!!

Voilà un Prince que la galanterie n'étonne pas! D'ailleurs si les habitants de ce brave petit pays s'étaient permis de tirer sur les envahisseurs ils n'auraient fait que leur devoir. Les Prussiens n'avaient qu'à rester chez eux et respecter la neutralité de la Belgique.

La civilisation nous ménage quelques fois des petites surprises. Le maire de notre Ville a été très touché en apprenant qu'une pauvre petite femme gentille et frêle, avait tenté de mettre fin à ses jours en voulant faire un plongeon dans le fleuve. — Il est juste de dire en passant que la petite femme gentille et frêle a nié avoir tenté de se suicider. Mais l'histoire n'en a pas moins porté ses fruits.

Donc, Mr. Behrman, en apprenant que la petite femme gentille et frêle allait être gratifiée de vingt-cinq dollars d'amende ou de trente jours de prison, pour avoir soi-disant "raté" son coup, a décidé d'intervenir.

Il s'en fut trouver le Surintendant Reynolds et le pria de donner des ordres pour que dorénavant les amateurs de résolutions funestes, pour leur propre compte, ne soient plus exposés à être poursuivis au cas où ils seraient déçus dans leur entreprise.

La démarche de Mr. Behrman est louable jusqu'à un certain point, mais j'ai bien peur que maintenant que l'amende et la prison est supprimée nous ne voyions beaucoup de petites femmes gentilles et frêles "tentant" de passer non pas le Mississippi mais le Rubicon.

LA FOLIE DE LA MODE

A LOULOU

W. Bâton-Rouge, 14 sept. Quoi, Loulou! Vous si belle, vous travestir de la sorte? Vous si jolie, enfouir votre frais et doux visage dans cet affreux chapeau? C'est la mode, dites vous, et vous ne sauriez vous singulariser en ne faisant pas comme les autres. La mode, un mot si vide de sens, que je métonne que vous vous y laissiez prendre Loulou, vous si fine et railleuse. Vous riez, méchante! Hélas! que prouve votre sourire? Le rire, vous le savez, est l'argument de ceux qui n'ont pas, malgré votre raillerie, vous conviendrez d'une triste vérité: c'est que l'égoïsme est partout et toujours le moteur de l'homme, même dans ce qu'il entreprend de plus grand et de plus parfait, et que la mode est née de l'égoïsme des affligés et des difformes.

En effet, connaissez-vous Montdor, le bossu qui fait sourire Rose, et qui aime Rose à la folie? Son rival Lindor est élané, bien fait, beau garçon, et Lindor en seche de dépit et de jalousie. Qu'il est beau, se dit-il, et que ne suis-je fait comme lui. Son mauvais génie l'inspire: il invente le paletot sac et redouble d'efforts. Aussitôt il se met à crier pardessus les toits que le paletot sac est à la mode, et que qui n'en porte pas, se singularise et se rend ridicule. Les bossus s'y soumettent par politique, et les élégants les imitent en rechignant pour ne pas être ridicules. Et voilà que le paletot sac est né de l'égoïsme d'un bossu.

Voilà une mode si gentille, si mignonne, si petite, et qui aime trop à singer la grande femme. Lise a fait mettre des talons à ses bottines, et Lise est plus grande de deux pouces. Hélas! pour l'amour et nos illusions. La rage de l'imitation s'est emparée de nos capricieuses beautés, les talons sont devenus à la mode, et l'amour s'en désespère. Car autant nous plaignons l'homme qui ne sait poser son pied carrément en marchant, autant nous déplorons chez la femme cette marche hardie et cavalière, et cette habitude, ce besoin né de la mode, de faire résonner ses talons sur le pavé.

Nous aimons, dans nos rêves, à nous représenter la femme comme un être aérien qu'un souffle froisserait, qu'un baiser ferait évanouir, et qui, semblable à la Camille de Virgile, court, glissant sur l'herbe sans en couler, les brins. Aussi, chaque fois que nous entendons frapper et résonner un talon de femme sur le pavé, nous pensons involontairement à un militaire, et nous levons les yeux jusqu'à la figure qui porte ce talon, pour y chercher l'énorme moustache qui doit en ombrager les lèvres. Vous voyez, Loulou, comme de l'égoïsme d'une femme petite, est née une mode qui fait une géante d'une belle femme, et qui donne à toutes les femmes un air hardi et cavalier.

Regardez encore, c'est Longinus qui marche à grande pas vers nous. Voyez ses grands bras qui font la pendule, son corps maigre et transparent; ses longues jambes en compas, pliantes et difformes comme des pattes de sauterelles. Il est honteux, chagrin, humilié de

l'embouppement des autres hommes; il en est malheureux. Mais une idée lumineuse lui traverse le cerveau; il invente le pantalon malakoff, et s'il ne réussit pas à se faire des mollets, il réussit du moins, à rendre nuls ceux des autres. Ainsi la mode du pantalon malakoff est née de l'égoïsme d'un homme maigre, sec et long.

Et vous aussi, Loulou, vous donneriez dans ce travers, et vous vous laisseriez séduire et tromper par ce mot? Vous vous rendriez esclave de la mode, vous qui devriez comme une reine que vous êtes (car la beauté est la vraie royauté ici-bas) lui dicter vos ordres et vos lois? Quoi, parce que Belise qui a d'affreux cheveux, et qui en a peu ou prou, s'imaginer de se coiffer d'un chapeau ridicule pour causer sa calvitie; parce que Lise qui est longue comme le doigt, juge à propos de se grandir de talons; parce que les autres font comme Belise et Lise, vous aussi, Loulou, à vous plier à ces modes disgracieuses, à vous travestir, à vous déguiser comme les autres?

Oh! Loulou, que les imitez-vous? Que ne laissez-vous à celles qui en ont besoin, le soin de se travestir et de se grandir? Que ne vous revêtez-vous, comme par le passé, de vos toilettes si simples, si fraîches, si poétiques? N'avez-vous pas pour nous charmer et nous plaire, votre sourire si fin, si malicieux et parfois si méchant?

N'avez-vous pas votre regard profond comme la mer et si limpide, qu'on dirait une goutte d'eau courant sur une violette; vos dents fraîches, perles enchassées dans vos genives roses, que nous révèle le sourire qui court sur vos lèvres amoureuses; vos cheveux, lorsqu'un liède rayon de soleil vient s'y moquer, et en fait étinceler les longs fils soyeux et dorés?

N'avez-vous pas votre voix dont le timbre sonore et si doux nous fait tressaillir, et fait bondir nos cœurs?

Oh! Loulou, laissez autres ce ridicule qu'on appelle, la mode. La mode est une sottise conventionnelle, mais votre beauté est une douce réalité. Aussi, quand belle et rougissante, vous passez près de nous, tout notre être frémit; chacun vous offre son sourire le plus doux, et chaque cœur s'attache à vos pas comme une ombre fidèle. Telle Cythérée ravissait l'Olympe, alors que timide et rougissante, elle glissait sur le vague de l'air, parée de sa seule beauté.

CINCLARE.

LES VOLONTAIRES

C'est hier que l'on a commencé de recevoir les engagements des volontaires. L'empressement des étrangers à s'enrôler sous les couleurs françaises atteste une fois de plus l'excellence de notre cause. Dans aucun pays du monde les étrangers n'ont l'ardeur qu'ils reçoivent ici. Quelques bons esprits trouvent même que nous les accueillons trop bien, et que nous ne sommes pas payés par des sentiments de reconnaissance, ni par un traitement de réciprocité quand nous allons chez eux.

Il est certain, par exemple, qu'en Autriche-Hongrie, les Français ne peuvent s'installer qu'à titre précaire et que toute entreprise commerciale ou industrielle étrangère (sauf peut-être pour les Allemands) est à

la merci d'une fantaisie administrative ou policière. Il est certain que la France est, avec l'Angleterre et deux ou trois autres petites nations amies, le seul pays où un étranger puisse gagner un procès contre les nationaux. Il est certain que la France est le seul pays qui permette aux étrangers d'accéder à de très hautes situations financières et d'exercer une influence prépondérante sur l'emploi de l'épargne française. Ces observations sont justes en principe; et sans aucun doute, il conviendrait, la guerre finie, d'exiger pour les Français, à l'étranger, une exacte et rigoureuse réciprocité.

En tout cas, les étrangers de classe moyenne et ceux de conditions très modeste ont toujours reconnu et proclamé les sentiments que leur inspirait l'hospitalité française. Ils appréciaient — quelquefois mieux que nous-mêmes — la joie de vivre dans ce grand pays libéral qui offre à tous ses hôtes un traitement d'égalité et d'humaine fraternité. Ainsi, dès la déclaration de guerre, avons-nous vu les étrangers de toute nation amie ou neutre exprimer le désir de défendre notre sol. Il a fallu contenir leur enthousiasme et ajourner l'exécution de leur généreux dessein, puisque nous devions terminer d'abord l'œuvre de mobilisation et de concentration.

Cette tâche essentielle a présent accomplie, nous acceptons les concours qui nous ont été offerts. Ce n'est point que nous manquions de soldats de notre race et de notre sang; l'empressement des Français à courir vers la frontière fut tel que nous en avons, pour l'instant, presque trop. Mais la présence de tant d'étrangers sous nos couleurs est la démonstration vivante de cette vérité: que la France et ses alliés combattent pour la civilisation et pour la liberté du monde. Il n'y aurait pas cette sorte de consentement universel autour de nous s'il n'était évident que la France pacifique — après quarante-quatre années de provocations germaniques, d'humiliations et de sacrifices — a dû tirer l'épée pour défendre son honneur et sa vie. La France vaincue avec ses alliés, c'est le monde livré à l'oppression des siècles de barbarie. La France victorieuse avec ses alliés, c'est la délivrance des peuples persécutés comme un bétail au dedans de frontières qu'ils haïssent, c'est la renaissance de la Pologne, c'est dans chaque pays plus de liberté, plus de garanties et plus de fraternité, à cause de la grande épreuve subie en commun.

Les Allemands eux-mêmes recevront, par contre-coup, un profit de notre victoire. Enivrés par une chance heureuse qu'ils n'ont pas su justifier, avides de domination et de jouissances matérielles, ils ont abdicqué dans les mains de l'empire tout esprit critique, toute aspiration libérale, toute préoccupation d'idéal. Ils ont renoncé à être des hommes libres pour être des hommes bien armés et enrichis. Ils ont abdicqué devant les hoberaux et les lieutenants de cour, et ils ont pris pour un légitime orgueil ce qui n'était en eux qu'une vanité de parvenus. La défaite dissimulait peut-être l'erreur qui les a abaissés au rang d'une nation de violences et de rapines, car elle leur démontrait qu'ils avaient payé trop cher leur prestige éphémère et qu'en échange de leurs droits, l'empire ne leur a pas donné l'invincible sécurité dont il se portait fort.

Feuilleton de l'Abelle de la Nouvelle-Orléans

No. 27 Commencé le 15 août 1914.

LE TÉNOR

PAR LE PRINCE DIMITRI GALITZINE

(suite)

Le temps était admirable. Le jour froid de janvier brillait sous le soleil et dans la neige blanche fraîchement tombée. La ligne étincelante de la Néva gelée, coupée çà et là de trottoirs en planches et de routes hivernales, s'allongeait entre les quais comme un chemin gigantesque qui menait très loin vers un but inconnu. La flèche de Pétrouplavak brillait comme un rayon dressé verticalement qui aurait percé le ciel. Les contours de la forteresse et du temple se fondaient dans un brouillard clair et transparent, qui paraissait flotter sur toute la rive droite de Varia et de Serge. Tout était éclairé par la lumière crue du jour qui tombait droit sur eux.

— Craignais qu'au bout de quelques pas tout ne disparût, et le spectacle qui s'étalait devant eux et l'émotion incompréhensible et joyeuse qu'étreignait leur âme.

Il n'y avait pas beaucoup de monde sur le quai. Trois heures n'étaient pas encore sonnées, Serge, encouragé par l'air affectueux de Varia, se décida à ne pas se faire plus longtemps.

— Il faut que je te dise quelque chose, commença-t-il d'un ton pas trop rassuré.

— Oui? De quoi, s'agit-il? demanda Varia qui ne soupçonnait rien.

— Tu te rappelles quelle paire d'amis nous étions autrefois? Je parle du temps où j'étais à l'école... Notre amitié était telle qu'on ne pouvait la souhaiter plus étroite. N'est-ce pas vrai?

— Oui, répondit-elle, je me souviens.

— Que va-t-il dire? pensait-elle; et elle fut prise de la peur qu'il ne prononçât quelque parole qui la ferait pleurer.

— Non, continuait Tchavroff, nous n'étions pas des amis, nous nous aimions...

— J'en ai pas cessé de t'aimer; maintenant je t'aime plus qu'autrefois... Jusqu'à présent, j'avais peur de parler; mais malgré cela, je t'aime; et je te demande si tu consens à être ma femme?

— Serge! s'écria Varia, as-tu jamais douté de moi? Je n'avais pas cessé de t'aimer moi non plus, et je me taisais parce que j'avais peur de parler.

— Elle se sentait comme emportée par un tourbillon de sensations joyeuses et soudaines qui l'enlevaient à la réalité.

— Revenons vite, dit-il; nous finirons de parler à la maison. Ici c'est impossible...

Sa figure resplendissait d'extase, Varia, heureuse, le regardait, oubliant tout.

Au retour, jusqu'à la maison, ils ne parlèrent presque pas. Ils étaient trop heureux pour parler. Il semblait à Serge qu'il y avait longtemps que durait son bonheur. Il oublia tous les doutes qui l'avaient tourmenté il n'y avait pas si longtemps; et s'il s'en était souvenu, cela lui aurait paru bizarre. Il ne l'aurait pas cru lui-même maintenant si on lui avait dit qu'un temps fut où il regardait Varia presque comme une ennemie.

Varia ne pensait à rien, envivée par la conscience que le vide de son âme avait disparu devant la renaissance soudaine de son amour. Il lui semblait aussi qu'il ne s'était absolument rien passé depuis le temps où, pour la première fois, ils s'étaient avoué leur amour.

Elle s'en souvint seulement près de la maison, ou plutôt elle ne se souvint pas, elle eût peur; une semaine auparavant, il lui était arrivé d'être égal qu'il n'ôt ou non, elle n'avait plus d'avenir. Mais maintenant que son im-

— J'en ai pas cessé de t'aimer; maintenant je t'aime plus qu'autrefois... Jusqu'à présent, j'avais peur de parler; mais malgré cela, je t'aime; et je te demande si tu consens à être ma femme?

— Certainement, pourquoi remettre? Tu es contre cela... Pourquoi?

— Oh! non, dis-le. Le plus tôt sera de mieux. Elle ne se fâchera pas, ne s'y opposera pas.

Serge haussa les épaules. — Quelle idée! Dans le salon, toute la famille les regardait.

— Devinez qui était ici à l'instant, dit la princesse.

Serge s'étonna de son air satisfait. Nadia était rayonnante. Paul Pétrouitch ronronnait joyeusement. Seule Génia était calme, même morose.

— Je ne comprends pas dit Serge. Varia ni moi n'avons rencontré personne.

C'était Chastikoff qui était venu demander la main de Nadia.

— Oh! qu'il, approuva Nadia.

— Très comme il faut, ajouta le prince.

— Puisqu'il vous plaît à tous, il n'y a rien à désirer de mieux, dit le jeune Tchavroff moqueur. Je donne aussi mon consentement, bien que personne ne me l'ait demandé.

— Il se tourna vers Varia.

— Viens ici; ma chérie, donne-moi la main, approchons-nous de maman, disons-lui que nous nous aimons et demandons-lui la permission de nous marier.

Personne ne s'attendait à cela.

— Pourquoi vous laissez-vous, dit Serge à Anna Alexandrovna; j'espère que vous n'avez rien contre notre mariage?

Varia, confuse, n'osait regarder personne.

— Oh! je suis très content! répondit la princesse, revenant à elle; tu m'as surprise, mais je suis très contente. J'ai toujours pensé que vous étiez faits l'un pour l'autre... Je suis très contente.

Elle fit un geste vague, comme si elle voulait les bénir, mais ne se décida pas et embrassa Varia solennellement. Les autres firent de même. Paul Pétrouitch se montra le plus empressé de tous. Génia demeura indifférente. En somme, la déclaration de Serge n'avait étonné personne, non parce qu'elle était attendue depuis longtemps, mais parce qu'elle fondait leur amour qui était complètement égal. Serge et Varia étaient à part dans la famille. Personne n'avait affaire à eux. Maintenant il leur semblait que Varia et Serge avaient toujours été, depuis un temps immémorial, destinés l'un à l'autre.

Après quelques phrases de félicitation et quelques manifestations de joie, tous revinrent au mariage de Nadia. C'était un événement important, bien que personne ne voulût